

Ce soir dans votre ville...

Oui, ce soir dans votre ville, demain dans une autre, toutes semblables et pourtant si différentes... Ce cliché trouvait ici toute sa signification. Et toujours cet accueil, cette impression d'être attendus... Qu'elles soient petites ou grandes, nous sommes toujours les bienvenus.

Petite-fille du directeur, je suis née dans ce cirque et je veux y rester toujours.

Lorsque j'ai grandi, il m'a fallu trouver une place au sein du groupe. Je voulais devenir dompteuse. Cependant, mon amour pour les animaux n'a pas été suffisant et je ne possédais pas l'autorité nécessaire pour me faire respecter. J'ai même été blessée deux fois gravement. J'ai vite compris qu'il était vain d'insister dans cette voie> Comme je suis plutôt adroite et que le spectacle ne comportait pas de numéro à sensations, je me proposai de devenir lanceuse de couteaux. Oui, je le concède, rien à voir avec la ménagerie...

Au début, je m'entraînais avec des silhouettes en carton. Jamais je n'aurais soupçonné posséder une telle adresse. Les couteaux volaient autour des formes si facilement que très vite, il fut décidé de monter un numéro. Il me fallait trouver un partenaire. Le soigneur de fauves était tout désigné. Nous avons grandi ensemble et je l'aidais à nourrir les animaux. Lors de mon apprentissage raté de dompteuse, c'était mon plus fidèle soutien. Après pas mal de craintes et de tergiversations, il finit par accepter ma proposition. Malgré tout, il me faisait confiance et je savais qu'il espérait ma réussite.

Après quelques mois, notre exercice était si bien rôdé qu'il était devenu l'un des numéros les plus attendus du spectacle.

J'avais trouvé ma voie, et tout allait bien.

Oui, tout allait bien jusqu'à ce qu'elle arrive.

Elle s'était présentée un matin, proposant ses services comme... lanceuse de couteaux...

Mon grand-père n'était pas vraiment satisfait de mon arrangement avec mon ami soigneur comme partenaire. Il pensait que si un jour j'étais malade, personne ne pourrait me remplacer, et décida de donner sa chance à la nouvelle venue pour qu'elle devienne ma nouvelle assistante. Ce changement ne se fit pas sans heurts. Mon camarade était révolté à l'idée de laisser sa place à cette inconnue. De mon côté, dès notre première rencontre, elle me témoigna une telle animosité que je me demandais comment nous allions faire pour travailler ensemble. Elle refusait d'être une simple assistante : elle exigeait de prendre ma place. Le directeur se montra inflexible : ou elle acceptait sa proposition, ou elle partait... Nous étions le seul cirque de la région : elle resta.

Les entraînements commencèrent.

Jusqu'ici, ces séances de travail ne procuraient un réel plaisir. La complicité de toujours avec mon ami d'enfance devaient y être pour quelque chose. Je les découvris sous un autre jour...

Aux rires et plaisanteries succédèrent de longues heures sans qu'aucun mot ne soit prononcé, seul le sifflement des couteaux se faisait entendre. Puis, peu à peu, ma coéquipière m'adressa des remarques acerbes : « son art du cirque était plus important au vu de ses années d'expérience dans différentes compagnies », effectivement, elle était plus âgée que moi et je ne connaissais que le cirque de ma famille ; « ma situation n'était due qu'à ma naissance et non à mes compétences », oui, je suis la petite-fille du directeur, mais la réaction enthousiaste et les applaudissements des spectateurs lors de mon numéro prouvaient que je n'étais pas si dépourvue de dextérité et de talent.

Suite à cette « petite mise au point », notre relation qui n'était déjà pas très sereine, devint encore plus tendue. Nous ne nous adressions que les quelques mots nécessaires à notre travail. Bien malgré moi, cette mésentente rejaillit sur l'ambiance de toute la troupe.

Même les pauses avec le soigneur de fauves devenaient moroses. Son soutien sans faille me remontait le moral, et ce réconfort m'était indispensable. Il m'encourageait, disant que la situation finirait par s'apaiser. Néanmoins, un sentiment diffus de menace me minait sans que j'ose en parler à quiconque.

Lors des entraînements, nous étions obligées de lancer les couteaux à tout de rôle, dans l'optique d'un éventuel remplacement. Ce jour-là, l'un des poignards se ficha si près de mon épaule, que le vêtement que je portais fut déchiré. Malgré ses excuses, j'aperçus dans ses yeux un éclat indéfinissable avant qu'elle détourne le regard. Nous étions seules, personne n'avait donc assisté à l'incident. La séance fut écourtée, je partis m'isoler dans ma caravane.

Le lendemain, un reporter du journal local se présenta : ayant assisté au spectacle de la veille, il envisageait de rédiger un article et désirait me rencontrer car mon numéro l'avait beaucoup impressionné. Après le reportage, je croisai ma partenaire, qui ayant appris la venue du journaliste, me cracha son mépris au visage comme une vipère crache son venin.

Cette interview, à laquelle je n'avais accordé qu'une importance limitée, en avait démesurément aux yeux de ma coéquipière. La rage la consumait, réduisant à néant les valeurs qu'elle avait pu conserver, broyant sa raison.

Tôt ce matin, alors que le cirque dormait encore, elle entra dans ma caravane, invisible, furtive comme une ombre.

Lente ment, elle s'approcha du lit où je sommeillais.

Un sixième sens dût m'avertir de la menace, car soudain, j'ouvris les yeux. Nos regards se croisèrent. Le sien, dur et impénétrable, me terrifia. À demi éveillée seulement, je ne compris pas la raison de sa visite. Étais-je en retard pour l'entraînement ?

Elle leva la main, et l'abattit. Je distinguai l'éclat argenté du couteau qu'elle serrait trop tard. Trop tard pour réagir, trop tard pour bouger. Trop tard pour crier.

Ce matin, elle m'a poignardée.

Ce matin, je suis morte.